

De l'usine aux colonies, le rappeur Rocé compile les luttes

• Erwan Perron

En publiant une étonnante et instructive compilation, “Par les damné.e.s de la terre. Des voix de luttes 1969-1988”, le rappeur redonne voix à la pop hors cadre et militante de ces deux décennies. Rencontre et explications.

Entendre sur un disque de « pop » ou de « world » un extrait d’une interview de Hô Chi Minh n’est pas si fréquent : « *Monsieur Hô Chi Minh, sur qui comptez-vous pour arbitrer le conflit ?* », interroge la journaliste dans un échange radiophonique datant de 1964. « *Mais, madame, la lutte pour la libération n’est pas un match de football* », la rabroue, cinglant et amusé, le grand leader de la lutte d’indépendance du Vietnam... En vingt-quatre morceaux, ou brefs inserts radiophoniques, la compilation *Par les damné.e.s de la terre. Des voix de luttes 1969-1988*, constitue bien davantage qu’un précieux document sur les luttes d’indépendance et les combats ouvriers menés en France ou dans les ex-colonies françaises au siècle passé. Si son livret de trente-cinq pages, écrit par deux historiens, précis et riche en iconographie, se lit avec intérêt, c’est d’abord les musiques compilées qui retiennent l’attention. Quelques rares morceaux ont vieilli et ne sont pas d’une écoute facile, comme *La Pieuvre* (1969), par l’incontournable blues-woman communiste Colette Magny. Mais l’essentiel d’entre eux, la plupart publiés à l’époque sur des micro-labels indépendants, souvent d’obédience marxiste ou anarchiste, ont la sève et le sel d’une musique rageuse, insolente, libre et poétique, entre expérimentations et envolées lyriques psyché-pop, free jazz ou afro-caribéennes...

L’idée de cette précieuse compilation revient au rappeur Rocé, 40 ans, auteur de quatre albums, de 2001 à 2013, dont les textes et la musique – voilà qui n’est pas si habituel – sont marqués autant par la chanson de Léo Ferré que par le free jazz d’Archie Shepp ou le rap militant de Public Enemy. Il en explique la genèse en cinq mots-clés...

Mes familles

« Sans doute, mon histoire familiale me prédisposait-elle à publier cette compilation. Mais mon histoire ressemble à tant d'autres : celles des colonisés luttant pour leur émancipation, celles des enfants d'immigrés, anciens colonisés, se demandant quels étaient la vie et les espoirs de leurs parents avant leur arrivée en France... Je suis né en 1977 à Bab El Oued, dans le centre d'Alger, d'une mère algérienne, et d'un père argentin, le résistant et militant anticolonialiste Adolfo Kaminsky (1). Il a aujourd'hui 93 ans et fut pendant trente ans un expert dans la fabrication de faux papiers : d'abord pendant le régime de Vichy, permettant ainsi à de nombreux juifs d'échapper à la déportation, puis pour les militants du FLN, du MPLA (Mouvement de libération pour l'Angola), ou encore de l'ANC (African National Congress, en Afrique du Sud)...

J'avais 4 ans quand nous sommes venus habiter en France, à Thiais, dans le Val-de-Marne. À l'adolescence, j'ai embrassé la famille du rap. En tant que rappeur je suis forcément l'enfant des Last Poets américains. Dès leur premier album, en 1970, sur fond de scansions poétiques et de percussions afro-caribéennes, ils ont posé les fondations du rap actuel en dénonçant le racisme avec insolence. Comme sur leur chanson *Run, nigger*, où ils reprennent en boucle cette phrase – "Cours, nègre ! cours, nègre !" – hurlée par les Blancs aux Noirs lorsque ces derniers avaient l'outrecuidance de traverser leur quartier. Mais, dans notre pays, j'ai l'impression que l'on connaît finalement mieux les Black Panthers américains que le militant anticolonialiste martiniquais Frantz Fanon. Qui furent les Last Poets français ? Cette interrogation fut le point de départ de mes recherches... »

Recherches

« Par où et comment commencer ? J'ai d'abord été aidé dans mes recherches par mon ami Aurélien Delval, vendeur à la boutique de vinyles Les Disques du Yéti, aux puces de Saint-Ouen. Nous avons le même âge et nos centres d'intérêt ont suivi une trajectoire similaire : du rap au soul-funk, du free jazz à la musique militante. Bien sûr, j'ai beaucoup cherché sur Internet, mais le bouche à oreille a étonnamment bien fonctionné : par exemple, le propriétaire de la boutique de disques Soul Ableta, toujours à Paris, dans le quartier de la Goutte d'Or, m'a spontanément appelé pour me signaler des titres...

L'historienne Naïma Yahï, qui a écrit le livret de la compilation avec son confrère historien Amzat Boukari-Yabara, m'a également donné un coup de main pour la collecte. Elle est une grande connaisseuse des Scopitones installés à Barbès dans les années 1960, avec des films musicaux en 16 mm destinés à la clientèle arabe. C'est elle qui m'a branché sur Mohand Anemiche, le producteur du très célèbre chanteur kabyle algérien Slimane Azem (1918-1983). Grand vendeur de disques dans les années 1970 – il obtint un disque d'or avec la chanteuse Noura –, ce sociétaire de la Sacem n'a pas seulement

chanté en langue amazighe mais aussi en français (il fredonne) : *“Le travail quand il est dur / C’est pour l’immigré bien sûr / Mesdames, mesdemoiselles, messieurs / Si je dois vous dire adieu / Sachez bien que mes aïeux / ont combattu pour la France...”* Impossible de ne pas retenir cette chanson emblématique, *La Carte de résidence*, très dansante avec son oud enjoué, en compagnie du chanteur Nouredine Meziane, alias Cheik Nourredine. »

Musiques

« Au cœur de mon projet, il y a la musique. Je voulais que chaque pays ait son morceau qui raconte quelque chose des luttes et des aspirations d’émancipation d’un peuple, et sonne en même temps bien à l’oreille. Sinon, j’aurais écrit un livre. J’ai trouvé des choses étonnantes. Comme les morceaux *Cadences 1* et *Cadences 2*, enregistrés en 1973 par le Groupement culturel Renault, d’obédience anarchiste, réunissant des ouvriers métallurgistes à Renault Billancourt, qui sonne très soul-funk. Surprenant car, en France, à cette époque, on produisait plutôt du rock, de la chanson ou du free jazz.

On constate que pas mal de musiciens engagés aux Antilles, comme le poète guadeloupéen Guy Cornely, chantant *Où sont donc les tam-tams ?* (1969) au son du gwoka, sont inspirés par leurs racines africaines. Au même moment ou un peu plus tard, révolution castriste oblige, pas mal d’Africains s’inspirent de la musique cubaine. A l’exemple du Burkinabé Abdoulaye Cissé (*Les Vautours*, en 1978), qui puise également ses rythmes et ses mélodies dans les musiques d’Afrique de l’Ouest ou la chanson française. »

Humour

« Certains artistes jouent parfois la carte de l’humour pour dénoncer, dans la langue de l’opresseur, le néocolonialisme. C’est le cas du Camerounais Francis Bebey avec sa chanson à danser *On les aime bien* (1979). Sur fond de synthétiseur guilleret et de boîtes à rythmes sautillantes, il se paie gentiment la tête des touristes visitant le Cameroun avec cette phrase, moins drôle qu’elle en a l’air quand on s’y arrête : *“On les aime bien, ils lancent les pièces en l’air, mais pas dans notre direction.”*

Et écoutez bien ce que déclamait, plus provocateur encore, en compagnie du fameux orchestre free jazz américain The Art Ensemble of Chicago, le poète, acteur et musicien togolais Alfred Panou sur sa chanson *Je suis un sauvage*, en 1970 : *“Si le curé a fermé l’œil, c’est qu’il espérait se faire pardonner. De grâce, ne lui jetez pas la première pierre, vous en aurez besoin !”* Chez nous,

qui se souvient de lui ? Pourtant Alfred Panou fut l'un des premiers acteurs noirs en France, jouant notamment chez Jean-Luc Godard... »

Mémoires enfouies

« Depuis une dizaine d'années, j'interviens auprès de collégiens et de lycéens d'origines très diverses pour des ateliers d'écriture. Je suis frappé par le manque de transmission de leur histoire, de celle de leurs parents ou grands-parents. D'autant que l'histoire de la décolonisation ou des luttes ouvrières est trop vite évoquée dans les manuels. Quand je leur ai présenté ma compilation, cela a provoqué des discussions, des interrogations, réveillé une mémoire enfouie. Eux qui sont assis côte à côte en classe, sans connaître l'histoire de leurs diasporas respectives, ont pris conscience de cette incroyable histoire : alors qu'ils étaient souvent très éloignés géographiquement, leurs parents se sont retrouvés ensemble, solidaires dans les luttes d'indépendance et pour la justice sociale. »

(1) Lire *Adolfo Kaminsky, une vie de faussaire*, de Sarah Kaminsky, éd. Calmann-Lévy.

STEREO

HORS CADRES

HCCM001LP

Par les damné.e.s de la terre

Des voix de luttes 1969–1988



A écouter

TTT *Par les damné.e.s de la terre. Des voix de luttes 1969-1988*, compilation
2 LP, CD ou digitale, label Hors cadres.